

Sébastien Rose

« Le réalisateur existe pour nous forcer à imaginer un monde meilleur... »

Ismaël Houdassine

Documentaire et communauté au Québec
Numéro 256, septembre–octobre 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/45118ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Houdassine, I. (2008). Sébastien Rose : « Le réalisateur existe pour nous forcer à imaginer un monde meilleur... ». *Séquences*, (256), 41–41.

SÉBASTIEN ROSE

« Le réalisateur existe pour nous forcer à imaginer un monde meilleur ... »

Après *Comment ma mère accoucha de moi durant sa ménopause* et *La Vie avec mon père*, Sébastien Rose revient avec *Le Banquet*, une charge contre les institutions universitaires québécoises. Un film choral dans lequel le cinéaste tire la sonnette d'alarme. *Le Banquet* raconte l'histoire de personnages au bord du gouffre, dans laquelle les valeurs disparues ont laissé place à une société en déliquescence. Le réalisateur se confie à Séquences.

ISMAËL HOUDASSINE

Le Banquet est un film coup de poing. Vous ne passez pas par quatre chemins pour dire ce que vous pensez du milieu de l'éducation.

Le sujet est peut-être coup de poing mais pas le film. Je voulais aborder le Québec d'aujourd'hui. Mes deux longs métrages précédents comportaient une teneur autobiographique. Dans *Le Banquet*, je voulais dépasser ma simple expérience personnelle pour parler d'un thème qui m'intéresse énormément : l'éducation. Cette institution vit une crise très grave due en partie à son sous-financement et au manque de repères. Il en résulte des difficultés sérieuses pour les enseignants et les étudiants. Je pense qu'il est important d'en parler.

L'université devient le symbole de toutes les frustrations, n'est-ce pas ?

J'utilise l'université comme miroir de notre propre société, une sorte de microcosme. Elle représente notre véritable avenir. C'est dans ce lieu que se fait la transmission du savoir. Imaginons un instant que cela ne soit plus possible. Eh bien, c'est ce qui se passe. Il existe actuellement une véritable rupture entre les générations. Il y a quelque chose qui ne se transmet plus. Il y a plusieurs hypothèses à cet échec. Le fait qu'on soit passé d'une société autoritaire et cléricale à une société ultra-permissive et athée en si peu de temps est sans aucun doute une partie de la réponse. Qu'on se comprenne bien, je ne propose pas de retourner en arrière, mais mon film parle de la transmission des valeurs. Comment cela peut être possible si l'on ne se réfère plus à notre passé. Tout n'est pas à jeter.

Votre film est sans fioritures. Aucune musique, tourné à l'épaule. Pourquoi ce dépouillement ?

C'est une œuvre contemporaine, très proche du documentaire. C'est ce cinéma-vérité qui m'intéresse, à la manière des frères Dardenne. Mes personnages sont dans l'impasse avec de très forts tiraillements intérieurs. Ils représentent tous une variation sur un même thème : une crise identitaire aiguë. *Le Banquet* ressemble à cela. Tourner à l'épaule montre l'urgence, ça exprime le malaise. La musique est celle du récit comme le tam-tam lors de la manifestation étudiante.

Votre regard sur la société est donc très critique, presque désespérant...

Je ne le pense pas. Tout n'est pas si noir. Dans *Le Banquet*, certains réussissent à s'en sortir. Par exemple, ce jeune étudiant qui s'apprête à devenir un professeur à son tour. En fait, je crois que le réalisateur existe pour nous forcer à imaginer un monde meilleur. Par contre, il ne doit pas avoir peur de dire ce qu'il en est. L'objectif étant de s'en souvenir pour ne pas que l'histoire se répète.



Sébastien Rose en tournage

Un étudiant aux comportements déviants, un professeur en burn-out, une université dans le chaos. Rien ne va plus dans Le Banquet.

Durant le tournage, nous avons vécu des événements très étranges. Je réalisais derrière ma caméra des scènes fictives qui se déroulaient dans la réalité, comme la tuerie à Dawson, les problèmes financiers de l'UQAM et les manifestations qui ont suivies. Une actualité qui m'a déstabilisée, mais qui m'a également révélée l'urgence de la situation. Lorsqu'on voit ce qui se passe en vrai, mon propos n'est pas exagéré, en somme. Mon film ne parle que de la partie visible de l'iceberg, le reste est bien pire à mon avis.

Même si vos personnages se cherchent constamment, ils restent tous liés entre eux, par des liens à la fois puissants et fragiles.

En effet, un autre des grands thèmes du film est celui de la filiation. Celle d'un père recteur insensible avec sa fille à la dérive, celle d'un professeur avec ses élèves en perpétuels soulèvements. Tous ces protagonistes révèlent un malaise général que l'on ressent au Québec. Dans notre psyché collective, nous demeurons un peuple conquis et malgré la Révolution tranquille, nous n'avons pas encore résolu cet aspect de notre histoire. Nos parents n'ont pas su quoi nous léguer parce qu'ils ont décidé de faire table rase du passé. Beaucoup d'entre eux ont refusé de jouer leur rôle, laissant leurs enfants sans aucune définition d'eux-mêmes. Je paraphrase les frères Dardenne qui disaient que « les parents regardent leurs enfants se manger entre eux de peur de voir leurs enfants les manger ». Je parle aussi de cela dans *Le Banquet*. ☺